

Renaud Camus

Fendre l'air

Journal 1989

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Paris, rue Saint-Paul, lundi 2 janvier 1989, onze heures et demie du soir. J'ai bien cru que j'allais commencer cette nouvelle année et ce nouveau volume de journal, et reprendre mon travail en général, sur un mode d'opération tout différent, à l'aide d'une de ces machines à traitement de texte que l'on me recommande de toute part, et dont j'attendais la miraculeuse solution de mes éternels problèmes de temps. Mes éternels problèmes d'argent, qui sont à peine plus extricables, n'ont pas permis qu'il en aille ainsi. Sans doute en suis-je secrètement soulagé, même si ce n'est pas sans terreur et exaspération que je vois croître et multiplier, jour après jour, les heures imbéciles qu'il me faut passer, quand le loisir me manque si fort, à tâcher de rendre lisible, pour moi-même d'abord, puis pour un dactylographe à venir, mes gribouillis précipités de l'année précédente. Mais sauter à l'informatique, sans seulement avoir connu jamais la simple machine à écrire, renoncer aux plaisirs de l'encre, aux habitudes du

papier, à ces cahiers archaïques et familiers, c'était un bond vers un monde inconnu, sans autres charmes que pratiques, et que je n'envisageais pas non plus sans une sorte d'angoisse. Cette transformation de mon existence laborieuse, qu'il impliquerait, est pour le moment remise à plus tard, voire écartée pour toujours.

Continuons donc à tirer à la ligne, en nous efforçant d'écrire plus clairement, et de former nos lettres aussi nettement que le ferait un méchant clavier. Lentement, plus lentement : les pires ennemis de la coulante calligraphie, ce sont la précipitation, le désir de tout dire et de nuancer la nuance, les mauvaises lampes, la fatigue, les chambres d'hôtel, la colère, l'enthousiasme, l'envie d'en finir au plus tôt. Tans pis, nous n'en finirons pas, nous ne dirons pas tout, nous nous arrêterons au milieu des phrases, des récits, et de nos opinions bavardes. Le dommage ne sera pas bien grand. Notre style, ou ce qui nous en tient lieu, pourrait bien gagner quelque chose, même, à ces dérobades imposées, ces cryptiques allusions où nous serons contraints, ces abrupts silences, ces ruptures, ces disparitions, ces pertes...

Certes, j'aurais aimé dire un mot, pour tâcher de me soulager de son image, de cette horrible figure de l'aube, la femme du 1^{er} janvier, la harpie de la rue Charles-V. Mais il est bientôt minuit, je suis très fatigué, je ne pourrais pas continuer longtemps à filer de si beaux déliés, ni à tourner des pleins si riches. Laissons à la dame un sursis. Elle ne perd rien pour attendre.

Que plutôt je m'étonne, avant d'aller me coucher, d'avoir inscrit deux fois, à la première page de ce cahier, que j'ai dû déchirer deux fois car je voulais que la bonne copie fût nette et sans rature, la date du *2 octobre*, au lieu du *2 janvier*. Pourquoi le *2 octobre*? *What does it mean?*

Mercredi 4 janvier, 5 heures et demie P.M. Décidément, et quelque tentation qu'on en éprouve, il faut s'interdire de déjeuner avec quiconque : toute la journée, chaque fois, sombre sous ce poids. Ici, aujourd'hui, c'était avec Emmanuel, le plus charmant garçon qui soit. Mais c'est justement parce qu'il est charmant qu'il est dangereux, pour le travail, pour le temps disponible, pour la concentration d'esprit. Les autres, ceux qui ne le sont pas, ceux qui vous ennuiant, ceux qui vous agacent, les pénibles, les fâcheux, on les quitte, on les chasse, en s'efforçant d'y mettre les formes que l'on peut ; tandis que, à quatre heures, un peu pompettes, nous en étions encore à parler de Trollope, Emmanuel et moi. Bien entendu, c'était lui qui parlait surtout. Roubaud, qu'il admire beaucoup, lui a donné par son dernier livre, *Le Grand Incendie de Londres*, qu'évidemment je n'ai pas lu, quoique Roubaud me l'ait gentiment envoyé (je n'ai même pas lu le livre d'Eugène !), la plus grande envie de lire Trollope, dont il cherche à grand peine les volumes. Il se félicite hautement, d'autre part, et certes c'est un sentiment que je n'ai pas de mal à comprendre, d'habiter, sur le square des Blancs-Manteaux, une maison longuement illustrée par la littérature, à savoir par les deux romans de Roubaud, justement, *La Belle Hortense* et *L'Enlèvement* d'icelle (que je me suis toujours promis de lire ; ce n'est pas la culture qui va m'étouffer...).